

Dijon, 23 juillet 1880

Mon cher Monsieur Cartailhac,

Je reçois à l'instant votre bonne lettre à laquelle je m'empresse de répondre.

Dites bien, je vous prie, à tous ceux qui vous parleront de ma prochaine défection que j'ai déjà exprimé mon opinion sur ce sujet à nombre de personnes, appartenant ou n'appartenant pas à l'Université, et que ne peuvent l'avoir oubliée. C'est que je me regardais à la fois comme un défecteur et un renégat si j'avais la faiblesse de faire ce qu'on me fit prêt à faire. Je ne sais ce que me réserve le meilleur des temps, et si je ne suis pas, comme vous le dites, sur le point d'être frappé de nouveau, bien qu'à vrai dire j'en aie donné lieu depuis mon arrivée à Dijon à aucune mesure sévère, et qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible de sévir légalement contre moi. Mais ce dont je puis répondre, c'est que l'idée ne m'est jamais venue et ne me viendra jamais d'aller chercher ailleurs, je veux dire dans les établissements rivaux des nôtres, des moyens d'existence ou des compensations quelconques à la

Situation qui pourrait m'être faite par l'Université.
 Il me resterait, en cas de révocation, la ressource de
 donner des leçons ou d'écrire dans un journal : deux
 choses que je regarderais comme fort pénibles à mon âge
 et dans ma disposition d'esprit actuelle, mais qui me
 sembleraient infiniment préférables, au point de vue de
 mon honneur, à toutes les propositions qui pourraient me
 venir d'un autre côté.

Vous pouvez ajouter que jamais de telles propositions
 ne m'ont été faites, ni directement ni indirectement.
 On n'a vraisemblablement pas plus songé à me les adresser
 que j'en aurais songé moi-même à les accepter. Je sais
 d'ailleurs que le bruit en a couru à Toulon, à mon
 grand regret. D'autres amis m'en avaient informé. Je
 croyais sans ma naïveté que personne ne pourrait les
 prendre au sérieux. Il paraît que je m'étais trompé.
 Comment donc me fû-je trompé ? et quelle idée mes ennemis
 eux-mêmes se font-ils de moi ? Il est bien clair que,
 si j'avais dû un jour passer aux jésuites, j'en aurais
 pas accepté ni subi la condition diminiuée qui m'a
 été faite à Dijon, mais qui laisse du moins mon
 honneur intact.

Je n'ai aujourd'hui qu'un but, qui est de me faire

oublier, même à Toulouse, si c'est possible. J'attends
 les jours meilleurs, qui ne viendront peut-être jamais.
 Mais si Dieu me prête vie encore quelques années, je
 compte bien venir prendre ma retraite à Toulouse, et
 y renouer mes anciennes relations avec mes amis et
 mes Académies.

Vous êtes au premier rang de ceux que j'aurai alors
 le plus de plaisir à revoir. La nouvelle preuve d'affection
 que votre lettre m'a apportée me touche au delà de
 tout ce que je pourrais dire. Merci, mon cher Monsieur
 Cartailhac! Je vous serre bien cordialement la main.

Tout votre

J. Hattequy